

Mohammed Dib est né à Tlemcen, dans l'ouest algérien. Ville natale à laquelle il rendit hommage dans sa célèbre trilogie : *La Grande Maison* (1952). *L'Incendie* (1954) et *Le Métier à tisser* (1957). Instituteur un temps, puis comptable, traducteur, journaliste à *Alger Républicain* et pour le compte de l'organe du Parti communiste *Liberté*, il est finalement expulsé d'Algérie en 1959. Il s'installe en France et commence sa carrière littéraire. Il est le premier écrivain maghrébin à recevoir, en 1994, le Grand Prix de la Francophonie. Et celui dont Aragon disait : « Cet homme d'un pays qui n'a rien à voir avec les arbres de ma fenêtre, les fleuves de mes quais, les pierres de nos cathédrales, parle avec les mots de Villon et de Péguy ». Il est mort chez lui, à La Celle-Saint-Cloud, le 2 mai 2003, à l'âge de 83 ans, laissant derrière lui quelques-unes des plus belles pages de la littérature algérienne.

Mohammed Dib

LE MÉTIER
À TISSER

R O M A N

Éditions du Seuil

Extrait de la publication

TEXTE INTÉGRAL

ISBN : 978-2-02-051674-7
(2-02-000478-X, 1^{re} publication poche
2-02-000892, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, 1957 et 1974

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE

I

D'un revers de main, Omar fit voler le rideau qui barrait l'entrée de la chambre, entra, mais sitôt passé le seuil, il n'osa plus avancer. Il restait figé, secoué par des frissons. Il avait l'impression de garder au fond des yeux des lambeaux de nuit hachés par la pluie. Ses habits qui pendaient sur lui, s'égouttaient, trempés ; ses sandales imbibées d'eau, ramollies, posaient de larges empreintes boueuses sur le pas de la porte.

Ses regards allaient de sa mère à ses deux sœurs. Ces dernières le considéraient avec une expression maussade qui empâtait leurs traits. Aïni, la mère, occupait son coin habituel, un vieux fichu élimé rabattu sur les yeux. Elle semblait plongée dans une profonde rêverie. Sous la lumière électrique, les murs nus, enduits de chaux verte, luisaient.

Le voyant, sa mère se leva d'un bond. Elle brandit le poing :

– Ce n'est pas un fils que j'ai là, mais un chien des rues !

Elle avait visiblement rongé son frein. Omar la regardait s'égosiller à l'envi :

– Oui, un chien des rues ! Un chien des rues !

Elle rejeta en arrière les pans de son fichu qui la gênaient.

– Où errais-tu jusqu'à cette heure ? Où ? Où ? Dis-moi ! Ha hä ! Dois-je te déchirer la figure ou déchirer

la mienne ? Les plumes du mal t'ont poussé ! Te crois-tu un homme déjà ? Te crois-tu tout permis ? Je te donne ma parole que ça ne sera pas ! J'ai encore des forces pour te briser. Ici, c'est moi qui commande, et tant que tu auras besoin de rester sous ce toit, tu baisseras la tête. Tu as compris ? Tu rentreras de bonne heure ou tu retourneras à la rue !...

Le garçon ne remarquait pas les gouttes qui tombaient de ses habits et formaient une flaque à ses pieds. Son cœur battait plus vite. Il la laissa défilier son chapelet, tout cela n'était pas nouveau.

À la fin, elle le prévint :

– Tu feras bientôt ton deuil de cette vie.

Chaque soir, il allait dénicher des éclats de houille autour de la gare, entre les voies ferrées. C'était la seule façon d'avoir un peu de charbon à la maison.

Il se défit de sa musette sans souffler mot, ne désirant qu'une chose : réchauffer ses mains glacées.

Il pensa au monde nocturne ouvert d'où il surgissait. La nuit était tombée depuis longtemps, et il pleuvait, il pleuvait à verse.

Obéissant à sa mère qui avait regagné sa place, Aouicha, l'aînée des filles, se leva. Elle apporta la meïda et disposa dessus une marmite et la moitié d'une miche de pain bis. Ils plongèrent tous les quatre, en silence, les doigts dans la sauce. En un rien de temps, ils avalèrent leur dîner, des navets accommodés aux tripes, puis les deux sœurs débarrassèrent.

Peu après, ils se couchaient.

On n'aurait su dire depuis quand la chambre baignait dans le noir. Omar était engourdi sans être vaincu par le sommeil ; un temps assez long s'était écoulé, à n'en pas douter. Le froid le transperçait et le tenait à demi éveillé ; en lui, un flot d'images courait.

Il voyait des psalmodieurs de Coran défiler en tête d'un enterrement. Il les suivait, persuadé que chaque pas accompli derrière les porteurs de bière réjouissait le défunt. On mourait beaucoup. Il ne manquait que ceux des convois qu'il ne rencontrait pas dans ses pérégrinations. Pour chacun de ces morts inconnus, il avait une pensée de sympathie. Il avait appris de longs passages de la Borda¹ qu'il débitait pour le repos de leur âme.

Puis venaient des mendiants hâves et furtifs sous la pluie battante. D'autres images traversèrent encore son esprit. Aïni avait décidé plus d'un an plus tôt : « Apprends un métier ! Tu ne tireras rien de tes livres. » L'avant-dernier été courait alors sur sa fin, et les grandes vacances s'étaient achevées... Lui, n'avait pas dit non, et n'avait plus, de ce moment, remis les pieds en classe. Qu'il ait eu treize ans, que chaque heure passée à musarder fût du temps perdu, – elle ne le lui avait que trop rabâché. « J'ai bien usé de patience, après tout ! »

Les oreilles sans arrêt échauffées par ses récriminations, il s'était engagé chez un épicier. Mais il commençait à peine à travailler, que le magasin était fermé par les autorités, et le marchand, son patron, jeté en prison.

« *Ils* prennent les petits trafiquants, et ménagent les gros... », s'était écriée Aïni.

Il avait bien été question de lui chercher une autre place ; cependant une année s'était passée, et il ne fichait toujours pas une rame. S'il y eut jamais galopin qui traînât dans les rues, franc de collier, insoucieux de l'heure, du temps qu'il faisait, des réprimandes de sa mère, c'était bien lui alors !

Il prêta l'oreille au remuement qui bouleversait la maison. Toute-puissante, la voix de la nuit grondait ; la pluie

1. Borda : chant des morts.

marchait. Au-delà de cette rumeur, le tonnerre craquait, et chaque fois que cet effondrement crevait le ciel, la vieille demeure tremblait. Il semblait que s'il tonnait une fois de plus, Dar Sbitar s'écroulerait.

Il eut soudain le sentiment que quelque chose guettait dans les ténèbres, il fut enveloppé d'inquiétude. Cela le fit penser à sa mère qui flairait le malheur partout et, grâce à une déchirante intuition, le déchiffrait en tout.

« Mais elle, songea-t-il, qui voit le monde chargé d'augures, d'annonces mystérieuses – au gré de l'inspiration, elle interprète un propos saisi au vol, une démangeaison de l'oreille, des effluves impondérables qui traversent l'air – pourquoi n'est-elle attentive qu'aux mauvais présages et à ce qui a figure de calamité ? »

Il n'eut pas plus tôt murmuré ces mots qu'elle se dressa près de lui. « Je t'en prie, mère... », implora-t-il, anxieux. « Fraternelle... », ajouta-t-il. Et il se réveilla. Quelle tendresse dans sa façon d'exprimer ce « fraternelle » ! Jamais il ne s'en serait cru capable ; ce mot vibrait en lui avec une force qui l'effrayait.

Il ne pouvait espérer se rendormir à présent. Une autre voix s'était élevée dans la nuit.

« Je t'en conjure, mère, n'aie pas peur... Je sais que cette peur existe parfois : tu la nommes le Destin. En tout cas, ça existait tout à l'heure, je l'ai éprouvé à la tristesse qui s'est emparée de toi. Je t'en conjure, apprends que ce pouvoir n'est nulle part, que la vie n'est pas une renonciation. Ne renie pas mon espoir au nom de ton impulsion maternelle... »

Était-ce la prière qui ferait fléchir la volonté d'Aïni ? Il ne pouvait s'empêcher de se le répéter. Les limites de la chambre reculaient pendant que de nouvelles bribes de pensées prenaient leur essor, oiseaux épars qui planaient sans fin, légers, de l'inconsistance de la plume.

LE MÉTIER À TISSER

Les oiseaux s'estompaient à leur tour et, ombres fugaces, filaient sur son corps.

Il était gagné par le sommeil ; le grognement de la tempête mourait dans l'espace nocturne. La pluie crépitait à l'infini, parcourue par de lointaines rafales qui ébranlaient les soubassements de la ville. Soudain, il crut entendre... Son cœur tressauta. Rien. La pluie avait interrompu sa marche. Une vaste sérénité qu'aucun souffle n'animait était descendue sur Dar Sbitar. L'air charriait une froideur humide dont le garçon sentait l'haleine s'insinuer sous la porte. Dans un regain de conscience, il se ressouvint qu'étendues auprès de lui, Aïni et les deux filles dormaient côte à côte sur leurs paillasses posées à même le sol. Lui, qui était couché à proximité de sa mère, recevait d'elle un peu de chaleur ; cette constatation lui redonna confiance. Il s'endormit.

II

Une vapeur mouvante avait surgi de terre et bouché rapidement toutes les voies. Le vent était tombé ; il ne pleuvait plus.

Le brouillard avait couvé la ville toute la nuit, et quand le jour se leva le lendemain, un jeune soleil s'épanouissait dans le ciel de janvier. Il léchait les rues ; les voitures roulaient bruyamment sur le pavé, des chansons jaillissaient des échoppes. Il n'était pas jusqu'au rauque appel des marchands de quatre-saisons et des colporteurs qui ne parût mélodieux.

Rien n'avait laissé prévoir douceur aussi crue. Cette alacrité germait dans un monde noir. L'hiver avait-il résolu d'abandonner sa cuirasse pesante ? C'était le troisième hiver qui suivait la déclaration de la guerre. Une attente de jours meilleurs et plus justes berça les Tlemceniens.

Ce fut alors qu'on se heurta à ces silhouettes qui avaient l'air de fantômes grotesques. Lentement, leur foule, hommes, femmes, vieillards, enfants, prenait possession de tous les quartiers. La plupart d'entre eux étaient valides. Mais, misérables épaves, ils demeuraient insensibles aux mauvais regards dont se chargeaient les yeux des habitants à leur intention. Aux traitements sans égards qui les accueillait, aux rudesses de la police,

ils opposaient l'indifférence. Une impulsion dont on ignorait la puissance les poussait de l'avant.

Ils se répandirent ainsi d'une façon bizarrement dépourvue de vie, avec hésitation, lassitude.

On se demanda s'ils ne déferlaient pas depuis quelque temps déjà ; les artères principales, les avenues, les places, regorgeaient de leurs troupes. Nul doute qu'ils se fussent faufiletés dans la ville à la faveur des jours pluvieux précédents !

Personne ne comprit sur le moment ce qui les attirait. Venaient-ils quérir une hypothétique pitance ?... Seulement, à supposer qu'ils l'eussent trouvée, ils ne disparaissaient pas, ne retournaient plus aux tanières qui les avaient rejetés. Ils s'incrustaient au cœur de la ville. C'est pourquoi on n'y comprenait rien. Une certaine curiosité les aiguillonnait-elle ? Apparemment, non. Ils survenaient et, tout bonnement, s'installaient là où ils jugeaient qu'ils étaient à leur aise. Ensuite, ils considéraient toute chose d'un œil éteint.

Pourtant, ces gueux étaient doux et inoffensifs. Il faut leur rendre cette justice, ils ne faisaient pas de mal. Impassibles, ils regardaient défilier grands et petits avec détachement. Ils attendaient. Quoi ? Du diable si on le savait ! Puis ils recommençaient à errer. Ils se couchaient à l'endroit où les ténèbres les surprenaient. Lorsque le vent cisailait l'air, ils resserraient leurs guenilles autour d'eux, ils posaient leur crâne à cru sur une pierre ou une marche et s'endormaient.

On en découvrait de plus en plus au fond des impasses, sous les auvents, aux abords des remparts, devant les bains publics, sur les escaliers du marché couvert, au pied des murailles turques du Méchouar, contre le porche des fondoucks. Dans toutes les rues déambulaient leurs silhouettes mal ficelées, grises et sales. Ils se traînaient partout. Parfois, les uns en chargeaient d'autres, qui n'en

pouvaient plus, sur le dos. Après quelques pas, ils s'assayaient, à bout de souffle, et jalonnaient les trottoirs. Les magasins n'offraient dans leurs devantures que des inutilités pour eux. Qu'importe ! C'était là devant qu'ils s'enracinaient et s'éteignaient comme des brandons exténués.

De temps à autre, on avait le sentiment qu'ils cherchaient quelque chose. Leurs mouvements étaient ceux d'une reptation imperceptible. Puis ils recouvraient leur immobilité. Ils ne tendaient pas tous la main. Tassés plutôt sur eux-mêmes, ils s'accroupissaient sur place tant que l'irritation des citadins ne les délogeait pas, et lorgnaient les évolutions de la multitude.

D'aucuns, roulés en hérisson, sommeillaient sans interruption. Quiconque tentait de les assister devait se pencher sur eux et leur glisser son obole dans la paume. Ces nouveaux mendiants ne donnaient même pas de la voix ; en cela, il y avait quelque chose de changé.

Sortaient-ils, comme on le prétendait, des faubourgs déshérités ? Peut-être... Peut-être récoltaient-ils quelques liards ou des rogatons rien qu'en fréquentant la ville. Mais pourquoi ne se retiraient-ils pas, après coup, dans leurs bauges ? Pourquoi se cramponnaient-ils ici comme s'ils faisaient corps avec les édifices ?

Bientôt, aucun obstacle ne fut en mesure d'endiguer l'inlassable poussée qui conduisait leur horde vers les quartiers les plus récents, les artères commerçantes, les parties nobles de la cité. On ne discernait toujours pas ce que ce peuple errant gagnait à fréquenter de pareils endroits. Ils n'étaient pas faits pour lui, ne pouvaient lui convenir. Le réalisait-il au moins ?

La ville s'enveloppait dans un éclat abrupt, la nature s'entendait, semblait-il, à prolonger cette trêve lumineuse ; il faisait froid, mais le soleil brillait.

À cette époque peut-être plus qu'à aucune autre, les familles ne se comptaient pas qui s'adonnaient tout entière-

LE MÉTIER À TISSER

res au tissage, les hommes suspendus à leurs métiers archaïques, les femmes cardant ou filant de la laine. Aïni, elle-même, se procurait à l'occasion des toisons grises, alourdis de terre, de suint et de crottes, qu'elle nettoyait et apprêtait. Et pendant quelques jours, selon ses forces, elle portait une ou deux livres d'un duvet laiteux au marché des filés.

Le spectacle le plus réconfortant était donné toutefois par les ateliers. Il n'y avait pas si longtemps encore qu'ils s'activaient avec indolence. Qui ne s'en souvenait ? Témoins ces aubes où, pour espérer des chalands, Aïni, avec tant d'autres vendeuses, se morfondait à Socq-el-Ghezel sans être certaine d'écouler son filé. Or, les premières sirènes n'eurent pas tôt fait de hurler à la guerre, qu'une fièvre éperdue les avait empoignés. Et, depuis lors, pas de quartier, nul endroit, jusqu'aux faubourgs, qui ne vibrât de l'ardeur diligente des tisseurs. De toutes parts, le battement assourdi des peignes accueillait le passant, quand ce n'était pas le furieux claquement des navettes. Les métiers avalaient les filés insatiablement, à suffisance d'ensoupleau. Aucune quantité n'apaisait leur fringale effrénée de cette opulente pâture, la laine !...

La vieille ville des artisans, ayant fait le sacrifice de son vétuste sommeil, se muait quasiment en cité industrielle. D'eux-mêmes, les tisserands avaient répudié leur antique intransigeance dès que s'était déchaînée cette flambée. Quelle qu'elle fût, toute laine était arrachée des mains des vendeuses. Une subite prolifération de manufactures et d'ateliers se déclarait, pendant que sans arrêt, des tapis, des couvertures partaient pour la France.

Les Allemands recevaient en fin de compte tous ces tissages. Ils achetaient au poids et ne se souciaient guère de la qualité. On racontait qu'aussitôt arrivée chez eux, indifféremment, chaque pièce était déchirée, triturée et retransformée en matière brute.

III

Sans relâche, l'armée grouillante des meurt-de-faim affluait à travers rues et venelles. Elle soulevait le sol, aurait-on pensé, pour déboucher de profondeurs inconnues. Honteuse cohue qui s'épouillait en plein air, étalait ses membres épuisés, ses escarres purulentes, ses yeux trachomateux. Une cendre froide saupoudrait ces êtres sans identité. Ils vagabondaient un peu de-ci, de-là ; jamais ils n'allaient bien loin. Inattentifs les uns aux autres, ils ne se réunissaient pas entre eux. Mais quand, quelque part, une distribution de nourriture ou de gros sous avait lieu, ils formaient un cercle qui s'enflait à vue d'œil. Si, à ce moment-là, on les chassait, ils se séparaient docilement.

Après quelques jours, le temps se gâta. D'un seul coup un complet revirement s'opéra au ciel, qui redevint gris et sourd. D'épais nuages se nouaient ; ils crevaient. Des cataractes s'abattaient avec rage. Une pluie incessante secouait sa chevelure fluviale. À nouveau, la houleuse tristesse des averses engourdit la ville.

Les mendiants continuaient d'errer sans but et sans paraître remarquer le déluge qui les sauçait. Ils allaient, la prunelle morte, la main quêtant dans un geste instinctif. Ils surgissaient du crachin, ternes et diffus, un instant, puis y retournaient. Ils semblaient être vomis par le néant humide.

À présent, les habitants n'étaient que trop accoutumés à la vue de ces spectres.

— Si les pluies de cette année n'apportent, comme il est à prévoir, aucun de leurs bienfaits habituels, elles auront au moins fait pousser dans nos rues ces espèces d'humanité dépenaillées, au sombre aspect de bêtes des bois ! plaisantaient des facétieux.

Et les mêmes arguaient à la décharge de ces lamentables créatures :

— Ce n'est rien de grave... Ce ne sont que les nôtres. Hé ! Regardez-les ; comme un miroir, ils vous renverront notre propre reflet. L'image la plus fidèle de ce que nous sommes, ils vous la montrent !

Le gros temps sévissait sans désespérer. Il est difficile de rapporter l'impression que cela produisait. Assurément, les derniers beaux jours n'étaient plus qu'un souvenir défait. Contemplant les trombes d'eau qui menaçaient d'engloutir la cité, on murmurait : « Dieu nous préserve de la catastrophe ; elles se sont ouvertes, les écluses du ciel. » Presque chaque année, les inondations emportaient des victimes ; quelquefois, des habitations s'écroulaient. « Béni soit son Nom ! » ajoutait-on néanmoins.

À certaines heures de l'après-midi, des embruns si denses s'étendaient que la ville s'y perdait, et que personne ne pouvait plus rien distinguer dans cette vapeur. Cependant, par moments, la tourmente se dissipait et, peu à peu, une accalmie envahissait l'air. Sans s'arrêter de tomber, les gouttes s'amenuisaient jusqu'à n'être qu'une bruine légère, presque une fumée...

Les constructions réapparaissaient, trempées jusqu'aux pierres. Les arbres profilaient leurs noires silhouettes échevelées dans une atmosphère soufrée, aux rayons froids et glauques. Des nuées humides se déchiquetaient à la pointe des minarets, s'emmêlaient aux

LE MÉTIER À TISSER

branches des vieux platanes, pour s'éparpiller ensuite en vastes lambeaux qui s'élevaient au ciel, où ils étaient mis en pièces par de brusques coups de vent.

Puis, l'éclaircie passait.

Ce jour-là, Omar renonça à aller fouiller dans les ballasts. S'abritant sous des marquises ou des balcons, bondissant par-dessus les flaques, il courait se mettre au sec chez lui. C'était la tombée de la nuit ; les rares personnes qu'on rencontrait encore passaient à pas pressés.

Tout à coup, la pluie foula l'espace avec plus d'entêtement que jamais. Alors, sombre, luisante, étranglée dans ses murs d'enceinte, la ville, où des venelles s'entortillaient sans fin, où des maisons toutes pareilles s'entassaient à l'étroit et se coudoyaient, où chaque quartier était une sorte de boubier, se dressa dans son aspect le plus hostile : façades revêches et anonymes ; rues, tours, toits lessivés.